

Éric Roussel

de l'Institut

C'était le monde d'avant

Carnets d'un biographe

**DE GAULLE
POMPIDOU
GISCARD D'ESTAING
MITTERRAND**

Tout ce qui m'était impossible de révéler

L  Editions de
bservatoire

C'était le monde d'avant

Du même auteur

De Gaulle, monument français, Éditions de l'Observatoire, 2020.

Valéry Giscard d'Estaing, Éditions de l'Observatoire, 2018.

Nicolas Sarkozy. De près, de loin, Robert Laffont, 2016.

François Mitterrand. De l'intime au politique, Robert Laffont, 2015 (Prix Montaigne), Tempus/Perrin 2021.

Pierre Brossolette, Fayard, 2011 ; Pluriel, 2014 (Prix Maurice-Baumont).

Le Naufrage, 16 juin 1940, Gallimard, 2009 (Grand Prix du livre d'histoire 2010).

De Gaulle, Gallimard, « Folio Biographies », 2008.

Pierre Mendès France, Gallimard, 2007 (Prix de la Biographie historique de l'Académie française, Prix Charles-Aubert - Histoire de l'Académie des sciences morales et politiques, Prix Jean-Zay).

Charles de Gaulle, Gallimard, 2002 (Prix du Mémorial, Grand Prix littéraire d'Ajaccio, 2002) ; Nouvelle édition revue et augmentée Tempus/Perrin, 2020. Prix Renaudot poche, 2020.

Jean Monnet, Fayard, 1996 (Prix de l'Essai de l'Académie française, Prix Guizot, Prix européen de l'Histoire).

Mitterrand, ou la Constance du funambule, J.-C. Lattès, 1991.

Une autre voie (avec Pierre Chaunu), Stock, 1986.

Le Cas Le Pen. Les nouvelles droites en France, J.-C. Lattès, 1985.

Georges Pompidou, J.-C. Lattès, 1984 ; Marabout-Histoire, 1985 ; édition revue et augmentée, établie d'après les archives du président, J.-C. Lattès, 1994 ; Perrin, « Tempus », 2004.

Suite en fin d'ouvrage

Éric Roussel
de l'Institut

C'était le monde d'avant

Carnets d'un biographe

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0517-3
Dépôt légal : 2022, janvier
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2022
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Pour Camille

I

Le musée de la Marine

« Ne jamais parler de soi », telle fut la règle qui me fut inculquée dès mon plus jeune âge. C'était évidemment le plus mauvais conseil que l'on pouvait donner à un adolescent qui avait déjà pour ambition d'écrire, ce qui implique de se faire connaître et, plus que jamais aujourd'hui, d'étaler états d'âme, frustrations et opinions sur tout et n'importe quoi. Vient tout de même un moment où, se retournant sur le chemin parcouru, il paraît légitime de préciser d'où l'on vient, ce que l'on a cru devoir faire. « Dire d'où l'on vient » est même devenu un principe pour les historiens, comme l'atteste la multiplication des essais d'« ego histoire ».

Jusqu'à une date récente, je ne me suis guère intéressé au passé de ma famille. Sans doute à tort, car en découvrant le parcours de certains ancêtres, j'ai mieux compris d'où me venaient certaines idées ou peut-être certains réflexes. Aussi loin que l'on puisse remonter dans les registres de l'état civil, c'est-à-dire le tout début du XVII^e siècle, les Roussel ont laissé trace dans un périmètre assez restreint dans l'Eure, entre Évreux, Vernon et Louviers. Pendant longtemps, ils exercèrent de père en fils le métier de maréchal-ferrant, jusqu'à ce que l'un

d'entre eux, à la fin du XVIII^e siècle, ne devienne exploitant agricole. À partir de là, établis dans un domaine près de Vernon, ils font figure de notables locaux. Comme son père et son grand-père, mon bisaïeul Sosthène-Auguste Roussel fut longtemps maire de son village. Il devait aussi, peu avant 1900, devenir l'un des fondateurs du syndicat agricole de l'Eure dont il resta de longues années vice-président.

L'attachement à la terre paraît avoir été la caractéristique principale de ces ascendants. De génération en génération, ils se sont évertués à agrandir leur exploitation, à la rendre plus moderne et rentable. Non sans obéir à de solides convictions. Ainsi, à la fin de la Révolution, l'un de mes aïeux se vit-il proposer d'acquérir le château de Brécourt près de Vernon. Affaire attractive, car ce joli édifice Louis XIII était un bien national et la famille à laquelle il appartenait antérieurement ne revint jamais le réclamer. Mais, précisément parce qu'il s'agissait d'un bien national, mon ancêtre refusa l'opération. On peut en conclure que lui et les siens n'adhéraient que modérément aux idées nouvelles. Ils ne regrettaient pas la monarchie absolue, mais se montraient méfiants envers les régimes qui lui succédèrent, à l'exception sans doute du Second Empire. Mon arrière-grand-père apporta en tout cas un soutien véritablement enthousiaste à un personnage longtemps resté célèbre dans le département de l'Eure : l'ancien préfet Janvier de La Motte, fondateur du Comité national conservateur d'inspiration bonapartiste, opposé non à la III^e République dans son

principe, mais à l'orientation centre gauche prise par le régime après la crise du 16 Mai.

Péguy disait que la mémoire d'une génération s'arrête au « mur des quatre », formé par les grands-parents. J'ai pu vérifier la justesse de ce constat, à ceci près que je n'ai jamais ignoré le patriotisme intransigeant démontré par mon arrière-grand-père Roussel et partagé par sa descendance directe. En janvier 1871, Sosthène-Auguste Roussel s'était en effet illustré en tant que lieutenant des mobiles de l'Eure au cours de violents combats à Bourgheroulde contre les Prussiens. De ce haut fait, un livre, *Les Prussiens de l'Eure*, porte témoignage et les archives révèlent que mon ancêtre se battit « comme un héros d'Homère ». Dans la mémoire familiale, cette belle conduite n'avait pas été oubliée, même si on ne la situait pas avec précision. L'adhésion à l'idée nationale était d'autant moins un vain mot parmi ceux qui me précédèrent que, non contents d'avoir failli avoir la peau de mon aïeul, les Ulhans avaient installé un « casino » – autrement dit une maison de passe – dans la maison de mon arrière-grand-mère à Vernon.

Le climat, les passions, les habitudes de penser et de vivre n'étaient certainement pas les mêmes dans la famille de ma grand-mère paternelle. Son père, dont le souvenir restait très présent dans mon enfance, était issu d'une lignée établie depuis des lustres dans les environs de Louviers où l'on professait un républicanisme assez intransigeant. Avec le temps, ce credo assorti d'un laïcisme non agressif, mais solide, s'était un peu dilué. Je ne redécouvris son empreinte que lorsque j'entrepris

C'était le monde d'avant

un livre sur Pierre Mendès France. Je savais que mon arrière-grand-père Raoul Thorel avait été maire de Louviers avant le mythique président du Conseil de la IV^e République. Sa réputation de grand entrepreneur de travaux publics ne m'était pas inconnue. Mais mes recherches firent surgir un personnage plus singulier que je ne l'imaginai. Sa réussite fut aussi précoce qu'éclatante. À 40 ans, l'essor qu'il avait su donner à l'entreprise familiale ne laissait pas d'impressionner. Un peu partout dans l'ouest de la France, il construisit des ports, édifia des quais, fabriqua des écluses. À Caen, à Rouen, au Havre, à Dieppe, à Fécamp, à Dunkerque ou à Granville, des ouvrages d'envergure portent encore sa signature. L'aménagement des berges du canal de Tancarville fut aussi son œuvre. Et son renom grandit encore quand, en 1900, on le nomma entrepreneur général du Palais des forêts et du Palais de la navigation de commerce, deux des principaux pavillons établis au pied de la tour Eiffel, de part et d'autre du pont d'Iéna. Des centaines d'ouvriers, certains venus de Sibérie et non rebutés par des conditions de travail pénibles, s'affairaient sur ces chantiers. C'était la grande époque de la III^e République, celle d'avant la Grande Guerre, durant laquelle la France connut un essor économique remarquable. De cette période bénie, mon ancêtre reste très emblématique.

Le personnage ne manquait pas de relief ni d'énergie – ses administrés l'avaient surnommé « la Vapeur » –, mais il déroutait sans doute par un positionnement politique curieux. Membre de l'Alliance démocratique,

c'est-à-dire cette formation du centre droit créée sous l'égide de Waldeck-Rousseau et Poincaré par des modérés qui ne croyaient pas à la culpabilité de Dreyfus, il ne cessa de dériver vers la gauche, à telle enseigne que son retour à la tête de la municipalité de Louviers en 1931 (il avait déjà été maire de 1906 à 1919) ouvrit la voie au jeune Pierre Mendès France puisque sa liste, opposée à celle d'un sortant de droite, comportait de nombreux radicaux. Candidat sous l'étiquette « républicain de gauche » (ainsi étaient dénommés les élus de l'Alliance démocratique), son parcours inflige un démenti au constitutionnaliste Joseph Barthélemy qui affirmait : « Un républicain de gauche est un homme du centre que le malheur des temps oblige à siéger à droite. » L'évolution vers ce que l'on appelle « le parti de l'ordre » est en politique ordinairement la norme. Mon arrière-grand-père suivit – prudemment – un chemin inverse jusqu'à être élu, en 1931, par la gauche, président du conseil général de l'Eure, fonction qu'il déclina en raison de son âge. Peut-être ne se sentait-il pas totalement de plain-pied avec un milieu qui admettait mal sa réussite. Louviers, à l'époque, se trouvait aux mains de quelques familles patriciennes qui tenaient leur fortune de l'industrie du drap – plus pour très longtemps d'ailleurs. Or mon bisaïeul avait commencé vraiment à la base. Mes investigations m'ont en effet amené à découvrir que, tout jeune, il avait été compagnon du tour de France. Dans les années 1880, il suivit à Romanèche-Thorins les cours de Pierre-François Guillon à l'école

C'était le monde d'avant

de Trait, avant de devenir une illustration, toujours cité en exemple aujourd'hui, du compagnonnage.

Assez différente était la famille de ma mère. Ses racines se trouvent en Bourgogne, plus précisément dans les environs de Saint-Point, patrie de Lamartine. Je possède un portrait délicat du poète et deux lettres signées par lui attestant que mon arrière-arrière-grand-mère apporta son obole à l'incessante quête à laquelle l'auteur du *Lac* se livrait auprès de ses connaissances. Longtemps, les Parisot – tel était leur nom – exercèrent la profession de négociant en vins, jusqu'à ce que l'un des leurs, mon arrière-arrière-grand-père, ne devienne artiste peintre et sculpteur. Certains de ses tableaux, des paysages dans le goût de Corot, sont encore en ma possession. Dès lors, les muses entrèrent dans la maison : tous ses descendants s'essayèrent au dessin, à la musique, à la décoration. Mais cela n'empêcha pas mon arrière-grand-père de se sentir de plain-pied avec cette France industrielle et entreprenante d'avant la Grande Guerre. Très jeune, avant sa vingtième année, il était parti pour Londres où il passa plusieurs années avant de revenir en France, à Versailles, maîtrisant à la perfection la langue anglaise et aussi toute une technique financière apprise au plus près de la City. À partir de ce moment, il devint ce qu'on appellerait aujourd'hui un trader. Son emploi du temps était, paraît-il, immuable. Chaque jour, il se rendait à la Bourse afin d'y donner des ordres. Après quoi, il rentrait chez lui, consacrant son temps libre à des activités philanthropiques, telle

que la présidence de la Caisse d'épargne ou de la Croix-Rouge. À sa manière, il était un homme de son temps.

Curieusement, j'ai l'impression d'avoir subi l'empreinte de ces ancêtres somme toute lointains et alors que mon arrière-grand-père maternel est mort lorsque j'avais deux ans. Cela a tenu sans doute à la séparation rapide de mes parents et à la présence intermittente de mon père auprès de nous. De ce fait, mes grands-parents, et plus particulièrement mes deux grands-pères, m'ont fortement marqué. Ma mère étant restée seule, nous vivions presque quotidiennement avec son père, veuf prématurément. Profondément différent de celui qui lui avait donné le jour, c'était un vieux monsieur très doux, de santé fragile, doué d'une vive sensibilité artistique. Comme beaucoup de timides, il lui arrivait brusquement de sortir de ses gonds. Avec son gendre, il avait eu jadis de très bons rapports qui avaient fait place, en raison de souvenirs pénibles, à une forte animosité. Il la laissait parfois percevoir comme s'il se montrait incapable de dissimuler sa colère. Son hostilité au clergé n'était pas moins manifeste. Quelle en était l'origine ? Je ne le sus jamais. Une tradition familiale ? Elle n'était guère perceptible. Un incident personnel ? Peut-être. Cela ne l'empêchait nullement en tout cas de nous entourer de son affection. Grâce à lui, nous n'eûmes pas trop à souffrir des différends surgis entre nos parents.

Mon grand-père paternel était moins présent, mais nous habitions non loin de chez lui et il ne se passait pas de semaine sans que j'aie lui rendre visite. Je lui dois

beaucoup et particulièrement mon éveil au monde des idées et à la littérature. D'abord avoué à Dreux, il était entré assez tardivement dans la magistrature. Après la Seconde Guerre mondiale, il avait été nommé président du tribunal de grande instance de Versailles, ville où il s'installa et termina sa vie. Jusqu'à la veille de sa mort, il maintint une activité soutenue. Excellent juriste, il avait publié un manuel de droit prud'homal et un traité de l'expertise qui a longtemps fait référence. À 90 ans, il travaillait encore, envoyant des commentaires à des revues spécialisées. « Le secret du bonheur, disait-il, c'est d'aimer son travail et d'y trouver son plaisir. » Dans un clan familial marqué par un effacement de la figure paternelle, il faisait figure de modèle. Sa curiosité intellectuelle ne faiblit jamais. Tout jeune, il avait été très marqué, comme beaucoup dans sa génération, par Maurice Barrès. Je possède encore la photo que l'écrivain en costume d'académicien avait signée à son intention. Barrès, bien entendu, avait ravivé chez lui un patriotisme qui était de tradition dans sa lignée. Pour autant, cette influence décisive ne l'avait nullement précipité vers des conceptions étroitement cocardières et fermées. Le nationalisme de Barrès, on l'a souvent souligné, différait profondément de celui professé par Maurras, le maître à penser de l'Action française. On connaît la formule de Péguy : « La République une et indivisible, c'est notre royaume de France. » L'auteur du *Culte du moi* aurait pu faire sienne cette proclamation. L'Histoire de France, à ses yeux, était une, insécable, et s'il put malheureusement verser dans l'antisémitisme,

lors de l'affaire Dreyfus notamment, la Grande Guerre avait provoqué en lui une prise de conscience : toutes *Les Diverses Familles spirituelles de la France*, pour reprendre le titre de l'un de ses livres, avaient droit désormais à sa compréhension. Mon grand-père campait sur des positions identiques. Si ses sympathies n'allaient pas vers la gauche, tout sectarisme lui était étranger. Ainsi, l'un des premiers cadeaux qu'il me fit fut une belle édition du livre de Léon Blum, *Stendhal et le beylisme*. À la fin de son existence, le gaullisme devint son point d'ancrage. Il ne le dissimulait guère, fervent lecteur du *Bloc-Notes* de François Mauriac dans *Le Figaro littéraire*. Dans une ville telle que Versailles où la cause de l'Algérie française comptait d'assez nombreux partisans, cela contribuait à l'isoler. Jusqu'au jour où il reçut une lettre de menace de l'OAS. Le courrier fut jugé par la police suffisamment sérieux pour que, durant plusieurs semaines, un inspecteur nous accompagnât au lycée, mon frère et moi.

De la Grande Guerre qu'il avait faite en tant que lieutenant, déjà chargé de famille et approchant de la quarantaine, mon grand-père ne parlait quasiment jamais. Seul un cliché le représentant dans les tranchées avec deux camarades évoquait dans son bureau cette phase de sa vie. De cette épreuve, nous savions tout de même qu'il était revenu affaibli pour avoir subi à plusieurs reprises des attaques au gaz. Pour entraîner ses hommes, le myope qu'il était devait enlever son masque, d'où des atteintes durables subies par ses poumons. L'esprit ancien combattant lui était totalement étranger : jamais je ne le vis participer, de près ou

C'était le monde d'avant

de loin, à la moindre cérémonie patriotique. Après sa mort, je découvris qu'à l'occasion du cinquantenaire de la bataille de Verdun en 1966, il avait simplement relu le *Journal du commandant Raynal*, défenseur du fort de Vaux.

Longtemps j'ignorai tout de son parcours pendant le conflit. Jusqu'au jour où, vidant la maison de ma mère après son décès, je tombai sur une édition très ancienne de Tacite réunissant en un seul ouvrage *Les Mœurs des Germains* et *La Vie d'Agricola*. J'ouvris le livre avec précaution. En face de la page de garde figurait une mention manuscrite : mon grand-père y avait indiqué son grade, son affectation très précise et aussi une date : 18 juillet 1917. C'est donc en plein cœur de l'offensive du Chemin des Dames à laquelle participa son unité qu'il avait probablement lu cet ouvrage dans lequel le grand auteur latin évoque le parcours de son beau-père, Julius Agricola, qui conquiert et pacifie la Bretagne au tout début de sa vie. Avait-il été sensible à l'éloge d'un homme vertueux et intègre dont l'intelligence avait su embrasser, au-delà des opérations militaires commandées par lui, une réflexion étonnamment libre sur le concept de colonisation ? Pure hypothèse. Le certain est qu'au milieu des pires combats, mon grand-père trouvait le temps de parcourir les classiques. Il me revint alors en mémoire qu'il m'avait donné un autre livre lu dans les tranchées, *Cornélie ou le Latin sans pleurs* de Salomon Reinach.

Plus les années passèrent, plus je devins proche de cet aïeul. Sa mort, en septembre 1969, marqua une rupture

dans mon existence. Trois jours avant son décès, alors qu'il s'affaiblissait, je suivais avec lui à la télévision le fameux discours de Jacques Chaban-Delmas sur la nouvelle société. L'orientation lui en parut louable. Il disparut trois mois après avoir pu voir les premiers pas de l'homme sur la Lune alors que, dans son enfance, l'électricité était encore inconnue. Aucune génération n'a sans doute connu récemment un tel saut technologique qui induisait une confiance dans l'économie, à présent disparue.

Mon père, dont la vie avait été infiniment plus facile, n'était pas habité par le même état d'esprit. Passé par la faculté de droit et Sciences Po, il s'était tourné vers les affaires sans jamais trouver de réelle satisfaction dans sa carrière bien qu'il ait occupé des postes de responsabilité, notamment auprès d'Edmond Giscard d'Estaing, le père du président. Toute notion de hiérarchie lui était insupportable. L'horizon qui s'offrait à lui paraissait toujours trop étriqué. Du milieu parisien où il évoluait, il réprouvait les codes, les usages. Ses rêves le portaient ailleurs. La Normandie le hantait. Il aimait cette province où il était né, où plongeaient ses racines, et l'imaginait libre au sein d'une Europe des régions. Tardivement, il consigna ses vues dans une petite brochure diffusée dans les cercles qui partageaient son enthousiasme. Mais il était surtout un amoureux de la mer. Tout jeune, il avait appris les rudiments de la navigation sur un dériveur et, dès qu'il le put, il acquit des bateaux de croisière à bord desquels il traversa plusieurs fois l'Atlantique. Le dernier de ces voiliers avait

C'était le monde d'avant

été fabriqué spécialement à Taïwan pour des raisons qui m'échappèrent toujours.

Ceux qui approchaient ce colosse au physique d'acteur américain ne pouvaient qu'être sensibles à son charme et à sa culture qui était réelle. Les femmes raffolaient de lui et la réciproque se vérifia mille fois. On aura compris qu'il n'était guère facile à vivre : pas vraiment le profil d'un mari modèle et d'un père idéal. D'autant plus que le génie de la contradiction le possédait. Très religieux, adepte d'un catholicisme dont on ne retrouvait guère d'autres exemples parmi les siens, il n'en menait pas moins une vie privée fort libre. Dans la maison que la crise du logement d'après-guerre nous obligeait à partager avec mes grands-parents maternels pendant ma prime enfance, il étouffait littéralement. Seuls les grands espaces étaient à sa mesure.

Un beau jour, alors que j'avais à peine 10 ans et que nous venions de nous installer dans une nouvelle habitation, il disparut. Totalement. Nous restâmes sans nouvelles de lui pendant presque un an. Officiellement, il voyageait. En fait, il avait refait sa vie loin de nous. Avec mon frère et ma sœur, nous le revîmes finalement, cornaqués par ma tante, sa sœur. Comme il n'était pas question de nous faire connaître sa compagne, un site neutre fut choisi pour ces retrouvailles : la brasserie Weber, rue Royale, haut lieu proustien aujourd'hui disparu, où un maître d'hôtel prétendait avoir connu mon arrière-grand-père, ce qui lui valait de généreux pourboires. J'ai encore en tête le film de cette journée. Après une heure chez Weber, nous abandonnâmes ma tante,

Du même auteur (suite)

Édition et présentation

Maurice Barrès, *Journal de ma vie extérieure* (avec François Broche), Julliard, 1994.

Bertrand de Jouvenel, *Itinéraire 1928-1976*, Plon, 1993.

Benoist-Méchin, *À l'épreuve du temps*, Julliard, 1989-1993, 3 vol.

Gaston Palewski, *Mémoires d'action*, Plon, 1988.

Georges Pompidou, *Lettres, notes et portraits : 1928-1974* (avec Alain Pompidou), Robert Laffont, 2012 ; LGF, 2014.

Pierre Mendès France, Françoise Giroud, Jean-Jacques Servan-Schreiber, *La Politique soumise à l'intelligence. Correspondances croisées (1953-1981)*, Robert Laffont, 2011.